Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale

Georges-Jean Pinault

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2765>

DOI : 10.4000/ashp.2765

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 419-427

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 05 juillet 2018, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2765> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2765>

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2016-2017 : I. *Formation des numéraux en tokharien et dans d'autres langues*. — II. *Composition nominale en indo-iranien et en indo-européen*. — III. *Lecture de textes bouddhiques en tokharien*.

I. La première conférence a permis de passer en revue les formations de cardinal et d'ordinal dans les deux langues tokhariennes (tokharien A et B), qui présentent l'inventaire complet des morphèmes, grâce au fait que les numéraux sont bien attestés dans les textes. En dehors du fait que les nombres ont une certaine présence dans les textes bouddhiques, les textes économiques en tokharien B offrent une documentation abondante sur les noms de nombre, qui a été en partie exploitée dès le début des recherches linguistiques sur le tokharien. En effet, ces morphèmes ont des étymologies assurées, ce qui permet d'établir plusieurs lois phonétiques et de retracer des phénomènes d'analogie et de restructuration qui s'inscrivent dans les cadres généraux de la morphologie. L'essentiel des faits et des scénarios figure dans ma *Chrestomathie tokharienne* (Louvain, Paris, 2008, p. 552-561). L'enquête a été élargie à d'autres langues. Les numéraux constituent un chapitre obligé de la description de toute langue indo-européenne. Ils présentent des caractéristiques intéressantes sur plusieurs plans : flexionnel, dérivationnel et syntaxique. La formation des ordinaux recourt à des suffixes qui se retrouvent en partie dans la dérivation des adjectifs. Il est possible de reconstruire avec une assez grande précision la liste des cardinaux de « deux » à « dix », la formation des décades, et le cardinal « cent », et les procédés de formation des nombres complexes. Un terme pour le cardinal « mille » est commun seulement à l'indo-iranien, au grec et au latin : **g^hes-lo-* et formes apparentées, qui réfère à la quantité de grains contenue dans une « main », dérivé de la racine **g^hes-* « saisir ». Le numéral pour « un » est exprimé par divers lexèmes, et l'ordinal « premier » n'est pas dérivé du cardinal « un », par contraste avec ce qui s'observe pour les autres ordinaux. En dehors des descriptions fournies par les grammaires individuelles des langues et des manuels de linguistique indo-européenne, il existe quelques ouvrages d'ensemble consacrés aux numéraux dans les langues indo-européennes. Le plus fiable et le plus complet est *Indo-European Numerals* (1992) sous la direction de Jadranka Gvozdanović (Berlin, New York, Mouton de Gruyter), dont la préparation s'est étalée sur plus d'une décennie. Cet ouvrage est constitué de traitements monographiques, souvent fort longs, de chaque langue ou groupe de langues, confiés à différents spécialistes. Les divers auteurs partagent en gros les mêmes vues sur la reconstruction des morphèmes indo-européens, qui sont au point de départ des développements propres à chaque langue. On trouve au début deux chapitres, assez brefs, de portée générale : le premier, dû à Gvozdanović (p. 1-10) est consacré, dans une perspective syntaxique d'inspiration chomskyenne, à la structure profonde des systèmes de numéraux, et à l'ordre relatif des « blocs » constitutifs dans les syntagmes qui expriment des

nombres. Sur le plan proprement numérique, l'auteur de ce chapitre relève que le système reflété par la plupart des langues indo-européennes est décimal (autrement dit, à base dix), à côté de systèmes à base cinq, vingt ou cent dans une minorité de langues. Un second chapitre (p. 11-28), dû à Werner Winter (qui est aussi l'auteur des chapitres sur le tokharien et l'arménien) se situe davantage dans la perspective indo-européaniste historique. Winter constate que la plupart des numéraux de « deux » à « dix », qui présentent des structures très différentes entre elles, sont immotivés, mais ne renonce pas à quelques spéculations sur l'étymologie de « cinq » et « six », qui reposent sur la jonction des cardinaux correspondants dans une liste théorique des numéraux. Il fait un sort à la relation entre « neuf » et « nouveau », qui est rendue désormais caduque par la reconstruction de « neuf » comme **enēuŋ* (ou **h₁nēuŋ*) grâce à la correspondance du grec et de l'arménien, même si le détail des développements pose encore quelques problèmes. Cette pseudo-étymologie était de toute façon controuvée sur un plan strictement dérivationnel, parce qu'il est impossible d'attribuer une fonction à un prétendu suffixe **-n*. Sur le plan numérique, dans un système décimal, « huit » n'a pas plus d'importance que ses voisins immédiats, « neuf » et « sept », par rapport à « dix ». Cet article contient d'utiles remarques d'ordre typologique, fondées sur la connaissance de langues non indo-européennes. Le livre plus récent de Václav Blažek, *Numerals* (Brno, Masarykova univerzita, 1999) est différemment orienté, comme l'indique son sous-titre : *Comparative-etymological analyses of numeral systems and their implications (Saharan, Nubian, Egyptian, Berber, Kartvelian, Uralic, Altaic and Indo-European languages)*. Cet ouvrage a le grand intérêt d'offrir des comparaisons avec des systèmes de numéraux dans des langues de différentes familles, et des observations sur les modèles de formation de ces systèmes. Pour ce qui concerne les langues indo-européennes (p. 141-324), le traitement n'est pas ordonné selon les langues, mais contient pour chaque numéral une revue des formes attestées dans les différentes langues, et des comparaisons avec des langues non indo-européennes, ce qui autoriserait l'hypothèse d'emprunts de l'indo-européen à d'autres familles de langues, quand les numéraux indo-européens ne peuvent pas recevoir d'étymologie plausible. De fait, Blažek propose quelques étymologies nouvelles ou des reformulations d'étymologies déjà esquissées, qui sont par nature discutables, mais qui ont le mérite de s'appuyer sur la reconnaissance de certains modèles. Dans le domaine étymologique, on s'est contenté le plus souvent de spéculations arbitraires, qui ont prospéré depuis les débuts de la grammaire comparée. Ces tentatives ont pour défaut commun de tenter d'interpréter chaque numéral isolément des autres, sans considérer de façon cohérente, ou sinon de manière trop simpliste, la logique cognitive sous-jacente aux désignations numériques. Un exemple typique de cette démarche atomistique est fournie par l'ouvrage d'Oswald Szemerényi (*Studies in the Indo-European system of numerals*, Heidelberg, 1960), qui est centré sur la formation des décades, mais qui comporte en complément des discussions étymologiques de tous les numéraux. La grande fantaisie de ces propositions risquerait de discréditer toute approche étymologique des noms de nombre. Or, ce domaine est intéressant aussi parce qu'il n'est pas réservé aux linguistes : une enquête complète relève en fait de l'anthropologie et touche aux principes de l'identification des abstractions que sont les nombres, ainsi que des bases du calcul.

Dans de très nombreuses langues de types divers, la numération est liée aux parties du corps. La base dix que l'on peut attribuer au système numérique proto-indo-européen est sans doute en relation avec le comptage sur les doigts des deux mains. Il ne faut jamais perdre de vue cet ancrage solide dans l'univers extralinguistique. En outre, il est indéniable que la conception des nombres devait être liée à des représentations symboliques de groupements d'objets, qui représentaient aux yeux des locuteurs, les modèles physiques ou « naturels » des nombres : groupes de trois, quatre, cinq, six, etc. objets. Cette référence n'était pas limitée à la considération des doigts de la main ou des parties des mains. En sanskrit, le nom *gaṇa*- « troupe, groupe » sert de base au verbe *gaṇayati* « compter ». Un problème essentiel tient évidemment au fait que cette perspective offre trop de possibilités sémantiques. La même difficulté survient si l'on cherche à s'orienter d'après le symbolisme des nombres dans diverses cultures. La lecture de cette littérature abondante, et extérieure au champ linguistique, confirme que tous les nombres, sans exception, de « un » à « dix », ainsi que plusieurs autres au-delà, ont reçu une interprétation symbolique, voire magique ; cela vaut aussi bien pour les nombres premiers que pour ceux qui en sont tirés par addition et multiplication. Il est exclu de choisir sans critère entre les suggestions tirées du comptage physique et des valeurs attachées aux nombres. Il faudrait, si possible, prendre comme un des critères la structure même des numéraux sur le plan dérivationnel, en laissant de côté l'étymologie par des racines hypothétiques. Comme précaution préliminaire, on doit poser que la dérivation des numéraux devait suivre des processus qui n'étaient pas fondamentalement différents de ceux des autres morphèmes, même si on peut penser qu'ils représentent certains processus dérivationnels à un stade plus archaïque. Dans cette perspective, l'analyse des numéraux n'est pas différente par nature de l'étymologie « profonde », à la fois sémantique et dérivationnelle, qui peut être appliquée avec succès à des lexèmes réputés obscurs. Un contre-exemple représentatif d'une méthode infructueuse est offert par le livre cité plus haut de Szemerényi (1960), qui propose, en pleine période structuraliste, des étymologies que l'on peut qualifier d'arbitraires, de la même veine que les étymologies des noms de parenté par le même auteur. Pour prendre un seul exemple, en partant de l'hypothèse controuvée que **dékṃ* « dix » est une variante en sandhi de **dékṃt*, qui serait la forme fondamentale, Szemerényi (1960, p. 69) propose d'analyser ce lexème en **dé-kṃt* « deux mains », ce qui est contredit par au moins quatre faits : 1) **de-* n'est pas une forme de « deux », qui est exprimé par **duó-*, doté de l'allomorphe en composition et dérivation **dui-* ; 2) il n'existe pas de mot **kṃt* qui signifierait « main » ou « groupe de cinq » ; 3) le cardinal « cinq » (**pénk^{ue}*) n'est pas en relation avec un nom de la main, en dépit de quelques tentatives ; 4) le système numéral indo-européen n'est pas à base « cinq ». Conséquence : sur la base de cette étymologie désespérée, on peut immédiatement considérer toute approche étymologique comme futile, ce qui revient à autoriser la production sans contrôle d'étymologies diverses et concurrentes, et finalement sans intérêt. Pour ma part, je ne crois pas que toutes les voies d'interprétation de ce lexème, comme de nombreux autres, aient été explorées. Or, il reste à dire sur la structure même de **dékṃ*, si l'on considère la formation des décades et du cardinal « cent ». On vérifie par-là que, pour les numéraux comme pour tous les morphèmes de la langue, c'est le système qui permet éventuellement d'expliquer un élément du système, conformément à l'approche structuraliste.

Les décades (« vingt », « trente », etc.) ont fait l'objet de la première partie du livre de Jeremy Rau (*Indo-European nominal morphology*, Innsbruck, 2009, p. 11-63). On a rappelé les résultats principaux de ce mémoire. Les décades étaient exprimées en indo-européen commun par deux procédés : 1) des syntagmes, ultérieurement unverbés, qui associaient un numéral neutre au pluriel ou au duel avec le pluriel (**dékōmt-h_i*) ou le duel (**dk̑mt-ih_i*) du neutre **dék̑mt* « dizaine, groupe de dix » ; 2) des composés, substantifs abstraits-collectifs (dits « complexifs »), qui combinaient le thème du numéral avec la forme en composition du dit neutre, *-*dékōmt* / *-*dk̑mt* : le sens en était « ce qui consiste en N dizaines ». Ces deux expressions, continuées par plusieurs langues, étaient construites avec le génitif pluriel de l'objet dénombré. Le neutre **dék̑mt-t* est analysable, parce qu'il résulte de la substantivation de **dék̑m* « dix », consécutive à l'emploi adjectival du cardinal, en apposition ou attribut. Cette dernière évolution vaut pour tous les numéraux qui étaient originellement des substantifs employés soit en apposition au nom de l'objet dénombré, soit avec le génitif partitif de celui-ci. La structure dérivationnelle de **dék̑mt-t* est donc identique à celle de tout abstrait-collectif à suffixe *-*t*-, voir les noms en *-*i-t*-, *-*u-t*-, *-*e-t*-, etc. (Rau 2009, p. 48 et p. 60 n. 24). Alors que le cardinal **dék̑m* « dix » est employé comme adjectif, ce n'est pas le cas de **dék̑mt-t*. Cet item est une forme d'abstrait intermédiaire, qui fut remplacée par **dék̑mt*, féminin, « dizaine, groupe de dix » (véd. *daśát-*, gr. *δεκάς, -άδος*, avec réfection analogique du suffixe). Ce thème fut extrait par nivellement de l'accentuation du second membre, selon un processus qu'il serait trop long de discuter ici, des composés, décrits ci-dessus, du type **tri-dékōmt* / *-*dk̑mt* « trente », qui étaient originellement de genre animé, comme on l'attend pour le type amphikinétique : ils ont adopté ensuite le genre féminin, sous l'influence du transfert au féminin d'une grande majorité des abstraits, ce qui s'observe d'ailleurs dans un autre type de décades, attesté en indo-aryen : véd. *saptatī-* « 70 », *navatī-* « 90 », etc. Cette analyse permet de revenir sur **dék̑m*, dont la structure est nécessairement celle d'un thème neutre protérokinétique (thème fort accentué sur la racine, avec suffixe au degré zéro) en *-*m*-, parallèle aux noms protérokinétiques en *-*i*-, *-*u*-, *-*r*-, *-*l*-, *-*men*-, etc. Quelle que soit la racine, cette définition morphologique est préférable à celle qui voit dans *-*m* une désinence (ou pseudo-désinence), qu'il s'agisse de l'accusatif singulier animé *-*m* (voir une des solutions retenues par Blažek 1999, p. 299), contradictoire avec le fait que **dék̑m* était de genre neutre, ou de la désinence de nom.-acc. sg. *-*m*, qui est propre aux noms thématiques (*-*o-m*). Il est préférable d'interpréter les numéraux selon les cadres connus de la morphologie nominale, fût-elle archaïque. Indépendamment du travail de Rau sur les décades, j'ai proposé une étymologie qui complète et confirme l'analyse de **dék̑m* et du numéral associé « cent », **dk̑mtó-m* (neutre). Dans une communication au colloque en l'honneur de Sasha Lubotsky (Leyde, avril 2016, à paraître en 2018), j'ai interprété le mot védique *śám*, indéclinable, comme le locatif sans désinence **dk̑-ém* (> **h₁kém*), attendu dans la flexion de **dék̑-om*-, collectif de **dék̑-m*-. La locution véd. *śám yóh* (cf. av. *yaoš*, génitif sg. de *āiū* = véd. *āyu* « durée vitale, énergie vitale ») signifiait originellement « pour une centaine [d'années] de durée de vie », avant d'être réinterprétée comme un mérisme de deux adverbess, « pour la prospérité [et] la santé ». Le thème amphikinétique **dék̑-om*- « cent » était le dérivé interne du protérokinétique **dék̑-m* « dix », et

sa structure est rigoureusement identique à celle de **d^héḡ^h-om-* « terre », locatif sg. **d^héḡ^h-ém(-i)*, cf. véd. *kṣám-i*. Or, il est établi que les dérivés amphikinétiques avaient (ou acquéraient par surcroît) une valeur possessive, comme expression alternative à la substantivation (au neutre) d'un adjectif possessif ou d'appartenance. Précisément, **déḡ^h-om-*, locatif sg. **dk̑^h-ém(-i)*, avait la même fonction que le dérivé possessif neutre **dk̑^h-tó-m* « cent » = collection de dix [dizaines], sur un adjectif **dk̑^h-tó-* « pourvu de dix ». Il n'est pas étonnant que ce neutre dérivé par un suffixe ait remplacé le dérivé interne, parce que ce dernier était moins lisible, et appartenait à un système dérivationnel déjà en voie de réfection. L'existence du collectif interne **déḡ^h-om-* « collection de dix » confirme définitivement l'analyse de **déḡ^h-ṃ* « dix », comme thème en **-m-*, et celle de **dk̑^h-tó-m* « cent », comme dérivé possessif, au lieu de son interprétation par un ordinal : « la dixième [décade] ». De fait, l'ordinal de **déḡ^h-ṃ* était originellement **deḡ^hmm-ó-* (cf. lat. *decimus*, véd. *daśamá-*, etc.); **déḡ^h-ṃ* « dix » et **deḡ^hṃt* « dizaine » avaient des valeurs différentes, comme le laissait présumer leur différence de forme. Cette analyse structurelle ne préjuge pas de l'étymologie de **déḡ^h-ṃ* : il est désormais loisible de considérer ce neutre comme un nom résultatif de la racine **deḡ^h-* « recevoir, accepter » (LIV² [2001], p. 109sq.), qui référerait à la jonction des deux mains à plat, paumes vers le ciel, pour présenter ou recevoir entièrement une offrande. Par cette voie, nous pouvons associer la représentation sous-jacente au numéral avec un geste. Chaque numéral est un cas particulier. Il reste à voir si cette association des deux mains permettrait d'expliquer les numéraux inférieurs à « dix », à savoir « huit » et « neuf ». Cela semble relativement facile, si l'on élabore quelque peu (ce qui déborderait le cadre de ce résumé) des suggestions faites dans le passé : « neuf » est « ce qui manque [d'un] à l'intérieur », par rapport à « dix », correspondant au geste de rentrer un pouce dans une main, et « huit » est « ce qui est commun aux [doigts] pointus » des deux mains, correspondant au geste de cacher les deux pouces, et de tendre les autres doigts. On entrevoit un début de système dont les motivations associent cognition, comptage sur les doigts et geste.

II. Le traitement de la composition nominale, entamé l'année précédente, s'est poursuivi avec la discussion d'un fait de dérivation associé à la composition, qui est habituellement connu sous le nom de « système de Caland ». Ce terme désigne un secteur de la morphologie dérivationnelle défini par un ensemble, d'extension variable selon les langues, de suffixes, et plus largement de thèmes, en relation d'implication mutuelle. La définition du phénomène a sensiblement évolué depuis la découverte de la substitution des adjectifs (apparemment primaires) en **-ro-*, **-mo-*, **-e/ont-*, **-no-* par des thèmes en **-i-* en premier membre de composé, par Willem Caland (en 1892 et 1893) pour l'indo-iranien, complété pour le grec par Jacob Wackernagel (1897). Ces thèmes en **-i-* constituent les premiers termes de composés possessifs, alias bahuvrīhi. Il est impropre de parler de « loi » ou de « règle » de Caland (et Wackernagel), puisqu'il ne s'agit pas d'un processus d'évolution phonétique, comme les lois de Sievers, Brugmann, Osthoff, Bartholomae, Grassmann, et autres. La substitution de Caland et Wackernagel s'observe en synchronie dans plusieurs langues. Le nombre de formations nominales et verbales varie considérablement entre les langues, en sorte qu'il faut définir des membres centraux du système, et des formations qui se

sont agrégées à ce système, et qui sont devenues souvent plus productives que les éléments originels. Deux publications récentes donnent l'occasion de rouvrir ce dossier. Il fait l'objet de la seconde partie du livre de Jeremy Rau (2009, p. 65-186) déjà cité plus haut. Ce travail est inspiré en grande partie par l'enseignement et les recherches d'Alan Nussbaum, qui a traité certains points de dérivation nominale qui touchent ce problème, depuis sa thèse de doctorat, non publiée, de 1976 (*Caland's "Law" and the Caland System*, Harvard University). La description procurée par Rau contribue à cerner les caractéristiques fonctionnelles et sémantiques du système dit « de Caland ». Pour résumer, les adjectifs « de Caland » et les abstraits correspondants expriment des propriétés stables de l'objet qualifié (en anglais, *property concept adjectives*) et correspondent, quand ils sont clairement dérivés de racines verbales, à des systèmes verbaux du type statif-intransitif, qui comportent des verbes d'état (notamment présent en *-eh₁-, lui-même d'origine nominale), associés à des thèmes verbaux à valeur inchoative ou factitive. La dimension déverbative d'une partie des adjectifs de Caland est sérieusement réévaluée par cette étude. Ce point de vue tend à faire passer presque au second plan la dimension dénomminative du système de Caland. Pour prendre un seul exemple, tous les adjectifs apparemment primaires signifiant « sanglant », du type *kruh₂-ró-, *kruh₂-mó-, *kruh₂-é/ónt-, ainsi que le premier membre de composé *kruh₂-i- étaient considérés par Schindler, Nussbaum (en 1976), et d'autres à leur suite, comme des dérivés (secondaires) du nom-racine *krúh₂- « chair sanglante », dont l'existence est avérée (av. xru-), tandis qu'il n'existe pas de racine verbale de même forme signifiant « être sanglant ». Rau (2009) propose en fait une vue statique du système de Caland dans plusieurs langues (principalement indo-iranien, grec, latin et hittite), qui est projetée en indo-européen, sans proposer rien de très nouveau sur la genèse de ce système et sur le processus de substitution lui-même, qui relève globalement, pour ce qui concerne les adjectifs, du supplétisme, un fait qui n'est pas propre au système de Caland. La solution retenue par Rau consiste à identifier *kruh₂-i- à l'abstrait *króuh₂-i- dérivé (par substitution, mais d'un autre type) d'un nom d'agent thématique *króuh₂-ó- « sanglant ». Cela présuppose la notion du remplacement, qui n'est pas limité au dérivé en *-i- « de Caland », d'un adjectif par l'abstrait correspondant en premier membre de composé possessif. Mais la sélection de ce suffixe d'abstrait, plutôt que d'un autre, également réduit à une voyelle, par exemple *-u-, *-o-, voire *-r- (allophone de *-r-), n'est pas vraiment expliquée. Le second livre récent est dû à Francesca Dell'Oro (*Leggi, leghe suffissali e sistemi « di Caland »: storia della questione « Caland » come problema teorico della linguistica indoeuropea*, Innsbruck, 2015) : il s'agit pour l'essentiel d'une bibliographie commentée, qui recense toutes les études sur le système de Caland depuis sa formulation initiale, et non pas d'une enquête à nouveaux frais sur les reflets du dit système. L'auteur cite évidemment nombre d'exemples, qui sont ceux qui sont cités habituellement pour illustrer ce phénomène, et qui sont répétés d'étude en étude. Ce corpus d'exemples ne permet pas de mesurer l'extension du système de Caland dans les langues indo-européennes qui attestent ce procédé de dérivation par substitution. À la différence de Rau, F. Dell'Oro ne donne pas un inventaire des formations de Caland dans les différentes langues. Elle compare les scénarios proposés, mais ne fournit pas les arguments qui permettraient d'en choisir un plutôt qu'un autre, ou d'en formuler un nouveau. La recherche bute

toujours sur le phénomène de substitution, qui est manifesté par le « **-i-* de Caland » en premier membre de composé, par contraste avec les autres dérivés en **-i-*. On a considéré à bon droit que les adjectifs apparemment primaires en **-i-* sur degré zéro de la racine, qui apparaissent de façon assez erratique dans quelques langues, sont issus des thèmes en **-i-* « de Caland » en composition une fois que ceux-ci ont été compris comme adjectifs, quelle que soit leur fonction originelle, e.g. hitt. *ḫarki-* « blanc » en regard de **h₂rġ-i-* dans véd. *ṛjī-śvan-*, gr. hom. ἀργι-κέραυνος. Le scénario revendiqué par Rau se fonde sur le fait que les adjectifs relationnels ou possessifs perdaient (ou plutôt : ne possédaient pas) leur suffixe adjectival en premier membre de composé, selon un processus relevé par Schulze et Schindler. Dans le cas des formes de Caland, l'adjectif aurait été remplacé en composition par un abstrait en **-i-*, dans des composés doublement possessifs : e.g. **h₂rġ-i-kyon-* « qui possède des chiens dotés de rapidité » = « qui possède des chiens rapides », et **h₂rġ-i-* serait l'abstrait d'un adjectif **h₂erġ-o-* ou **h₂rġ-o-*, qui serait reflété (seulement) par gr. ἀργός « rapide, brillant ». Cela implique d'intégrer les adjectifs thématiques simples au système de Caland, ce qui est loin d'être acquis. La base lexicale de ce scénario est très étroite : il présuppose de prendre à valeur faciale gr. ἀργός comme issu de **h₂erġ-ó-* ou **h₂rġ-ó-*, et non pas, par dissimilation, de **h₂rġ-ró-*, comme l'a proposé Wackernagel (1897). On devrait renoncer du même coup à l'un des meilleurs exemples du système de Caland, fondé sur la correspondance, à la fois lexicale et phraséologique, de gr. ἀργός vs. ἀργι- avec véd. *ṛjrá-*, av. *ərəzra-* vs. *ṛji-*. De plus, on ne comprend pas pourquoi les adjectifs thématiques, considérés comme « statifs », en **-ro-*, **-mo-*, etc. n'ont pas été dotés de façon productive de formes d'abstrait en **-ri-*, **-mi-*, etc. employées en composition. Le cas isolé de véd. *bhūri-* « abondant » < « abondance » (voir mon article de 1998) prouve que cela était possible. Dans le cas des thèmes en **-u-*, qui se sont agrégés secondairement au système de Caland, on constate que le thème d'adjectif en **-u-* n'était pas anciennement et systématiquement remplacé par un thème en **-i-*, parce que la dérivation interne produisait un abstrait en **-u-* qui pouvait être employé en premier membre. Cela s'observe dans les composés qui peuvent être reconstruits pour l'indo-européen et qui sont associés à une riche phraséologie, par exemple ceux à premier membre **h₁s-u-*, **h₁és-u-* « bon, de bonne qualité », **p₁h₁-u-*, **pélh₁-u-* « abondant, nombreux », en regard de **pólh₁-u-*.

Face à ces apories, je propose de partir des prémisses suivantes : 1) Si l'on suit le concept de composé doublement possessif, cela signifie qu'un composé possessif X-Y se comprenait comme « doté de Y doté de X », composé dérivationnel (à l'origine, mais sans suffixe dérivationnel) issu d'un syntagme [X-instrumental Y-instrumental], dans lequel le premier déterminait le second. Du fait de l'effacement de la marque de possession dans le premier membre (qui copiait le remplacement du terme Y par un dérivé interne en second membre de composé), celui-ci (X) adoptait une forme identique au thème, bien que doté de valeur possessive. On saisit là un point de départ de la composition nominale indo-européenne, dans laquelle le premier membre est normalement réduit au thème. 2) Le système de Caland vivant dans plusieurs langues comporte un morphème pour lequel le remplacement du suffixe d'adjectif est établi de manière indépendante, et de plus dans un système supplétif, le suffixe de comparatif **-ios-* et le superlatif dérivé de **-is-*, qui lui est associé. 3) Or, la base de ce

suffixe peut être identifiée à la désinence adverbiale d'instrumental **-is*, qui ne survit plus que dans des adverbes. De ces trois prémisses, je déduis que le « **-i-* de Caland » résulte de la troncation analogique en premier membre de composé de l'instrumental en **-is* d'un nom-racine, d'après le modèle de **d̥ui-*, **tri-* en composition en regard de **d̥uis* « par deux », **tris* « par trois » à l'état libre. Conséquemment, le thème en **-i-* était réinterprété comme adjectif primaire, synonyme d'autres adjectifs en dehors de la composition, tandis qu'à l'état libre l'instrumental en **-is* servait de base au dérivé par hypostase en **-ios-*, à valeur intensive, et destiné à devenir le comparatif primaire dans les langues qui ont acquis une échelle de gradation de l'adjectif. Ce scénario peut s'appuyer sur plusieurs séries de dérivés. S'il est vérifié, il confirmerait que le système de Caland, et précisément son « noyau dur » et archaïque, la substitution par **-i-*, nous offre une porte d'accès aux premiers stades de la composition nominale, qui se dispensent de l'hypothèse d'un état pré-flexionnel ou du recours à l'hétéroclisie généralisée. Les composés archaïques sont issus de la transformation de syntagmes formés de mots fléchis ou d'adverbes dotés de valeur casuelle, et ce principe doit pouvoir s'appliquer sans exception.

III. Le cours de tokharien était centré sur les illustrations de la littérature dramatique. Ce genre repose sur l'adaptation de la matière narrative du bouddhisme, et elle pouvait s'appuyer sur l'imitation de drames en sanskrit, notamment ceux composés par Aśvaghōṣa (II^e siècle de notre ère) et les poètes de la même école, qui maîtrisaient les règles classiques de la dramaturgie indienne autant que celles de la poésie ornée (*kāvya*). Les drames bouddhiques se fondaient sur le corpus narratif des *avadāna* et *jātaka* dont le héros était le Buddha ou un Bodhisattva. Le genre dramatique avait aussi, et peut-être surtout, dans les communautés bouddhiques du bassin du Tarim, une fonction didactique. On dispose de suffisamment de critères pour identifier dans les manuscrits en tokharien A ou B des drames et les distinguer des textes purement narratifs, en dépit de l'état fragmentaire des documents. Le caractère dramatique est assuré par les colophons des chapitres de l'ouvrage monumental en tokharien A, connu par le titre *Maitreyasamiti-Naṭaka* « Drame sur la rencontre avec Maitreya » (environ VIII^e siècle de notre ère), traduit en turc ancien (ouïgour ancien) sous le titre *Maitrisimit nom bitig*. Ce texte présente, comme les drames et les ouvrages narratifs, l'alternance de prose et de parties versifiées, typique des genres « mixtes » imités de la littérature sanskrite. Le texte étudié pendant la plus grande partie de l'année est quasi complet, connu par la grande feuille A 254, suivie par la feuille A 256 du même manuscrit, de la collection de Berlin. Ces deux feuilles ont disparu lors de la deuxième guerre mondiale ou à la suite de la chute de Berlin, mais heureusement, comme d'autres feuilles de très bonne qualité, des photographies en avaient été faites et publiées, voir E. Sieg et W. Siegling, *Tocharische Sprachreste, Sprache A*, Berlin, Leipzig, 1921, t. I, p. 129-130 et 131-132 (translittération), et t. II, pl. 40 et 42. J'ai montré que ce texte contient un épisode de l'acte XXVI de l'ouvrage, au cours duquel le Buddha Maitreya recourt à un prodige spectaculaire, la destruction par le feu d'une ville artificielle, double de la cité de Ketumatī et de ses habitants, pour convaincre les auditeurs de renoncer aux plaisirs passagers du monde et d'adopter le chemin de la Loi bouddhique. Voir mon article écrit en collaboration avec deux turcologues,

Geng Shimin et Jens Peter Laut, « Neue Ergebnisse der *Maitrisimit*-Forschung (II) : Struktur und Inhalt des 26. Kapitels », *Studies on the Inner Asian Languages* 19, 2004, p. 29-94, Le texte est suffisamment long et continu pour permettre d'expliquer les caractéristiques de la syntaxe tokharienne, en plus de celles de la morphologie et de la phonologie. L'explication du texte a donné lieu aussi à plusieurs discussions étymologiques. La fin de l'année a été consacré à la discussion de travaux récents, et notamment à ceux qui concernent la *Daśakarmapathāvadānamālā* (sigle : DKPAM) « Guirlande de légendes sur les dix chemins de l'acte », ouvrage édifiant qui est connu par de nombreux fragments en turc ancien. Les colophons conservés des chapitres de la DKPAM mentionnent que cet ouvrage (constitué de légendes ordonnées de manière thématique et reliées par un récit-cadre) était traduit du tokharien B, avec une version intermédiaire en tokharien A. Ce point est désormais prouvé par l'identification et l'édition de trois fragments du fonds Pelliot Koutchéen (Bibliothèque nationale de France), qui appartenaient au même manuscrit. À cette occasion, le texte tokharien d'un des fragments a été comparé avec le texte turc parallèle.